

The Saigon Times

Des louanges pour l'extraordinaire Stéphane Tran Ngoc

Bradley Winterton
Vendredi 21 juillet 2017

J'ai assisté mercredi à un des meilleurs concerts qu'il m'ait été donné d'entendre en trente années de concerts.

Ce fut un événement d'une certaine manière étrange, car il s'améliora au fur et à mesure de la soirée. Son attraction principale résidant dans le fait que le soliste est un artiste d'un talent exceptionnel, le violoniste français Stéphane Tran Ngoc.

Son jeu a toutes les qualités, et même plus. Souvent discrètement sensible, sans bravoure inutile. Pourtant, à d'autres moments, il incarne l'exemplarité d'une brillance technique époustouflante, qui m'a fréquemment coupé le souffle de stupéfaction. Il a également une concentration et une compréhension imaginative qui a illuminé une oeuvre qui aurait pu être considérée comme au delà de toute illumination, exécutée d'une manière extraordinaire dans ce qui consistait la deuxième moitié de la soirée à l'Opéra de la ville d'Ho Chi Minh Ville.

Cette pièce fut le concerto pour violon de Peteris Vasks, intitulé "Distant Light" (lumière lointaine). Ce concerto aurait pu être assimilé à du post-modernisme difficilement accessible. Point n'en fut. Dans les mains de Stéphane Tran Ngoc, associées à celles du chef d'orchestre Tran Vuong Thach, elle devint une oeuvre d'une intensité et d'une beauté hallucinantes. Je commençais sceptique, je finissais époustoufflé.

Ce fut d'autant plus fantastique dans le sens où la première partie du programme avait été consacrée aux fameuses "Quatre Saisons" de Vivaldi. Ces quatre pièces étaient certainement ingénieuses à leur manière, mais à la fin du concert, on ne pouvait s'empêcher de les considérer comme un peu pâles en comparaison avec l'accomplissement de Peteris Vasks.

J'ai dit que la soirée s'était constamment améliorée, car après le Vasks, Stéphane Tran Ngoc nous offrit non pas un, mais deux morceaux en bis. Le premier était un mouvement lent d'une sonate de Bach, calme mais dense, d'une sensibilité évidente pour tous, mais c'est le deuxième bis qui donna des frissons.

Il s'agit un des caprices de Paganini, clairement écrit pour être parmi les plus difficiles oeuvres écrites pour le violon. Devant un public attentif et tout en expectations, Stéphane Tran Ngoc joua ce caprice avec un aplomb à couper le souffle, sautant d'une corde à une autre, allant de "piano" à "forte" et inversement, ainsi qu'une centaine d'autres prouesses apparemment impossibles. Je ne pense pas avoir jamais été aussi enthousiaste et impressionné.

Bien sûr, c'est ce que Paganini avait l'intention de démontrer lorsqu'il écrivit ces oeuvres pour les jouer lui-même, exposant ses talents alors inédits. Mais Stéphane Tran Ngoc doit être son égal, selon mon opinion, et j'imagine que peu d'autres personnes dans le public l'auraient considéré autrement. Le fait que le chef d'orchestre et directeur de l'Opéra, Tran Vuong Thach, lui-même violoniste, soit resté sur scène pour écouter cette performance d'un "autre monde" était également significatif.

Ce fut, en conclusion, le concert d'une vie, et malgré la forte pluie qui tomba une heure avant le concert, me forçant à monter les marches de l'Opéra pieds-nus (une première pour moi), je ne l'aurais manqué pour rien au monde.